

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 130 (1985)
Heft: 10

Artikel: Un colloque international à Stuttgart : nouvelles approches de la Première Guerre mondiale
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nouvelles approches de la Première Guerre mondiale

par le major Hervé de Weck

A la fin du mois d'août dernier, deux cent cinquante universitaires, venus de trente-deux pays, se retrouvaient à Stuttgart pour faire le bilan des recherches les plus récentes sur la Première Guerre mondiale. La Commission internationale d'histoire militaire tenait à ce que les participants dépassent une perspective purement nationale¹. Les thèmes choisis débouchaient sur des problèmes «fondamentaux» posés par un conflit *total*, beaucoup plus long que prévu.

Dans ce contexte, quels étaient les rapports entre gouvernements et hauts commandements, y a-t-il toujours eu une véritable conduite politique de la guerre? Les responsables, civils et militaires, comprenaient-ils vraiment les conséquences des nouvelles technologies? Peut-on déceler une évolution dans les motivations des combattants? Les dirigeants des puissances belligérantes admettaient-ils l'attitude des Etats neutres?

Une approche socio-psychologique²

Au cours d'un conflit prolongé, l'image que les individus se font du phénomène guerre varie énormément. L'enthousiasme qui préside à la mobilisation de la nation se transforme insensiblement en apathie, voire en

répulsion face à l'horreur et aux sacrifices. Les insuccès accélèrent cette dangereuse dégradation. Se pose alors le problème de la cohésion nationale. Celle-ci dépend aussi des conditions économiques, de la répartition de la richesse, de l'impact des dirigeants sur les différents groupes qui forment l'opinion publique, de l'image amie-enemi.

Celle-ci se retrouve-t-elle identique dans l'ensemble de la population? Les militaires ne partagent pas forcément les convictions des civils; la vision des partis peut différer. Ainsi, Lénine en Russie, avant la Révolution d'octobre, se soucie peu de savoir qui gagnerait la guerre, pourvu que les événements favorisent la révolution. Le capitalisme, la bourgeoisie, voilà ses ennemis! En 1914, il ne semble pas que les paysans français aient été très convaincus par les arguments utilisés pour justifier l'entrée en guerre de leur pays; ils restent peu sensibles au genre

¹Cet article reprend, en le développant et en l'adaptant pour des lecteurs au fait de la chose militaire, un compte rendu paru dans *Le Démocrate* du 25 septembre 1985.

²Condensé de la communication du professeur Richard Plaschka de l'Université de Vienne, intitulée *Die Wandlungen des Kriegsbildes*.

de discours qui passionne l'opinion parisienne et la majorité des députés.

Un nationalisme virulent et généralisé contribue à atténuer ces divergences. Le passé, parfois très lointain, fournit alors les bases d'une idéologie, justifie la poursuite d'objectifs impérialistes. Des affrontements, totalement oubliés jusqu'alors, prennent valeur de symboles, de mythes. Toutes les couches de la population s'en trouvent marquées. On décèle ce phénomène dans de nombreux romans parus en France, en Allemagne ou en Hongrie, avant la Première Guerre mondiale. Lorsque le conflit éclatera, les responsables exploiteront cette vision subjective du passé pour renforcer la «foi» des troupes.

Les motivations des volontaires anglais³

A la déclaration de la guerre, le Gouvernement britannique refuse d'introduire la conscription obligatoire, une telle mesure risquant de diviser l'opinion. Quoique les effectifs des forces terrestres ne dépassent pas 700000 hommes, il se contente de lancer une campagne pour recruter des volontaires. Le succès dépasse ses espérances puisque, au cours du mois de septembre 1914, plus de 460000 citoyens répondent à l'appel. Entre août 1914 et novembre 1918, les volontaires représenteront près de la moitié des effectifs mobilisés.

Au début, la prise en charge, l'organisation de ces recrues en formations cohérentes posent bien des

difficultés, parce que le personnel de recrutement ne parvient pas à sortir de la routine du temps de paix et à s'adapter aux conditions nouvelles. Par bonheur, de nombreux civils viennent spontanément à la rescousse, fournissant souvent les moyens indispensables pour de telles opérations.

Comment expliquer cet afflux durant les premiers mois du conflit? Tout d'abord par le patriotisme. Un volontaire, Ulrich Nisbet, explique sa décision: «On nous avait appris à adorer Dieu un jour dans la semaine, mais à adorer la Nation et l'Empire les sept jours de la semaine.» Beaucoup sont convaincus que leur pays intervient toujours pour de bonnes causes sur la scène internationale. L'invasion de la Belgique transforme ces attitudes moralisatrices et tutélaires en un puissant mouvement de croisade qu'on rencontrera également aux Etats-Unis, à partir de 1917. Parmi les premiers volontaires, on croit aussi à la courte durée du conflit.

Les bilans journaliers des bureaux de recrutement montrent que les volontaires ne s'engagent pas en masse dès les premiers appels. Les événements qui surviennent en France et en Belgique jouent un rôle important. Forte augmentation après les revers de Mons et du Cateau, diminution après les succès sur la Marne en septembre 1914, accroissement passager pendant

³Condensé de la communication de Peter Simkins, historien en chef de l'Imperial War Museum, intitulée *New Light on the Rising of Britain's New Armies*.

la bataille d'Ypres en novembre. Les mauvaises nouvelles venues du front semblent dissiper les hésitations.

Parmi les recrues provenant des couches sociales les moins favorisées, la possibilité d'échapper à un travail pénible ou déprimant l'emporte parfois sur le patriotisme. Certains considèrent la guerre comme une occasion de voyager et de connaître des aventures. D'autres s'engagent parce qu'ils ne pensent pas trouver un emploi stable et convenablement rétribué. En effet, le passage à une économie axée sur l'effort de guerre augmente provisoirement le taux de

chômage. Lorsque, vers la mi-septembre, les commandes de l'Etat provoquent une amélioration de la situation de l'emploi, les volontaires se font moins nombreux.

Dans les campagnes, les propriétaires fonciers envoient une partie de leur personnel au bureau de recrutement le plus proche. Le *Royal Berkshire Regiment* comprendra une section formée exclusivement de maîtres d'hôtels et de valets; dans une autre, on ne trouve que des jardiniers et des ouvriers d'un pair!

La constitution d'unités de recrutement local, que l'opinion baptise vite



Pendant le colloque, les participants se sont rendus sur le champ de bataille du Linge, près de Colmar. A cet endroit, des dizaines de milliers de Français tombèrent en essayant de s'emparer d'une crête dépourvue de toute valeur militaire, qui ne permettait même pas d'observer la plaine d'Alsace. Les Allemands les attendaient dans un réseau de tranchées maçonnées et d'ouvrages bétonnés...

Pals' Battalions, c'est-à-dire bataillons de copains, encourage les engagements. Les hommes venant d'un même quartier, d'un même village, de la même entreprise se retrouvent sous les armes. Certains de ces bataillons se constituent à une rapidité étonnante, surtout dans les villes industrielles du Nord.

Les forces australiennes, qui interviennent en Europe et au Moyen-Orient, sont formées uniquement de volontaires. A la fin du conflit, leur nombre s'élèvera à 417000 hommes et femmes, soit plus de 8% d'une population s'élevant alors à cinq millions d'habitants⁴.

Le potentiel de l'armée française⁵

Type d'arme ou de véhicule	1914	1918
canons lourds	300	5200
mitrailleuses	2000	18000
avions	160	11800
chars	—	3400
véhicules automobiles	9000	88000

Et la technologie⁶?

Les combattants, en 1914, semblent très motivés. Pourquoi, dans ces conditions, les plans d'opérations français et allemands vont-ils échouer dès le début du conflit? Quelques éléments nouveaux méritent de figurer dans le «dossier d'instruction».

Si les membres du haut état-major allemand surpassent en culture et en savoir leurs homologues des autres puissances, leur origine sociale (beaucoup appartiennent à l'ancienne aristocratie militaire prussienne) les rend peu sensibles aux forces qui sont en train de changer le monde: la technologie, l'industrie, le réseau des grandes banques. Ils ne refusent pas d'utiliser les nouveaux moyens, mais ils n'en comprennent que rarement la portée et les conséquences sur la

conduite de la guerre. Une attitude analogue se rencontre en France.

Les hauts commandements ne tiennent donc pas compte de l'ensemble d'une réalité de plus en plus complexe. L'industrie a pourtant pesé d'un poids très lourd pendant la guerre de Sécession et le conflit russo-japonais. Clausewitz, considéré comme le «pape» de la stratégie, est mort en 1831, alors qu'en Europe continentale, la révolution industrielle ne faisait que débiter. Les états-majors

⁴ John Robertson, *The Impact of the European War on Australia*.

⁵ Guy Pedroncini, *L'Evolution des idées stratégiques françaises*.

⁶ Condensé de la communication du professeur Raimondo Luraghi, directeur des Etudes de la défense à l'Université de Gênes, intitulée *The Coming of Industrial Warfare and its Misunderstanding by the European Staffs in World War I*.

pensent surtout à la mobilisation des forces armées, négligeant les mesures susceptibles d'organiser le pays pour le temps de guerre. Ils estiment très mal les besoins en armes et en matériels qui deviendront vite gigantesques.

L'importance de la logistique ne cesse de croître, ce qui justifierait des *opérations stratégiques* contre le potentiel économique, les voies de communication de l'adversaire. Personne n'y pensera vraiment. Contrairement à l'époque de Napoléon, on ne peut plus autant profiter des matériels pris à l'ennemi; chaque arme exige une munition particulière, différente de celle utilisée dans l'autre camp. «Hélas, pendant ces années importantes

précédant la catastrophe européenne, les généraux et ceux qui élaboraient les plans étaient complètement aveugles face à ces évolutions. Ils ne cessèrent de rêver de batailles d'anéantissement plus ou moins «napoléoniennes», comme s'ils commandaient toujours les petites armées équipées du fusil à silex du XVIII^e siècle.»

En effet, les plans reposent sur l'idée d'un combat purement stratégique dont l'origine remonte, prétend-on, à Napoléon I^{er}, à Moltke et à Clausewitz. En réalité, un examen sérieux des principes qui sous-tendent cette vision de la guerre future montre que l'on fait dire à ces grands de l'art militaire beaucoup de choses qu'ils n'ont jamais



Les soldats français, pour atteindre leur objectif, devaient couvrir plusieurs centaines de mètres dans une pente très inclinée. Ils se trouvèrent bloqués à quelques mètres des tranchées allemandes et se mirent à creuser. On distingue une ligne claire au-delà du sentier. Ce sont les restes de leur tranchée.

clairement affirmées. Une «petite phrase» détachée de son contexte peut prendre un sens très différent!

Faussant la pensée de Clausewitz et du colonel Ardant du Picq, Foch, alors professeur à l'École de guerre, en arrive à soutenir qu'«une bataille gagnée est une bataille dont on n'admet pas la défaite». Il ne tient pas compte des effets des armes modernes et prône les vertus de la seule offensive frontale. Le plan XVII stipulera qu'il faut «marcher droit et sans hésiter vers l'ennemi [...] Seule l'offensive correspond au tempérament de nos soldats.»

Français et Allemands planifient des batailles d'extermination, oubliant que Napoléon cherchait, quand il le pouvait, à vaincre sans combat, grâce à des mouvements stratégiques contre

les voies de communication, les flancs ou les arrières de ses adversaires.

Des révolutionnaires au combat ⁷

Si la grande majorité des combattants de la Première Guerre mondiale se trouvent incorporés dans des armées régulières, la révolution provoque parfois la levée de «milices» plus ou moins nombreuses.

A la fin de l'année 1917, la Finlande accède à l'indépendance, mais le pays devient vite un champ d'affrontements entre «blancs» et «rouges», ceux-ci

⁷Condensé de la communication du professeur finlandais Jussi T. Lappalainen, intitulée *Les origines de la défaite des Gardes rouges dans la guerre civile de la Finlande en 1918.*



Pendant la Première Guerre mondiale, combien de combattants sont morts à cause des erreurs des hauts commandements? Ici, le cimetière allemand du Linge.

combattant pour «la libération de la classe ouvrière». La Révolution d'octobre vient de se produire. Les «rouges» vont échouer et se faire détruire, malgré les atouts importants dont ils disposaient, en particulier l'aide directe de leurs camarades bolcheviques. Comment expliquer cette défaite?

En mars 1918, les «rouges» disposent, comme les «blancs», d'environ 70000 combattants armés, mais seule la moitié d'entre eux se trouve au front. Les autres évitent de se rendre en première ligne. Le soutien, le paiement des soldes reposent sur l'improvisation.

La défaite provient surtout de l'incapacité d'organiser un système de commandement. Les rivalités entre l'état-major et les différents généraux en chef ne cessent pas, d'où un manque de détermination, de graves contradictions; on ne réussit pas à répartir judicieusement les compétences entre les circonscriptions territoriales et les Gardes rouges qui tiennent à avoir le maximum d'indépendance: ils choisissent eux-mêmes leurs chefs, tout en se réservant la possibilité de les démettre de leurs fonctions.

«Les ordres émanant des fronts principaux étaient souvent discutés par les sous-secteurs qui prenaient alors directement contact avec le commandant en chef.» La formation et l'expérience des officiers laissent beaucoup à désirer; en général, les cadres soviétiques sont compétents, mais ignorent le finnois.

«Les «rouges» manquaient d'une organisation militaire bien définie, de plans avec des objectifs précis, adaptés au niveau de formation des troupes, et de chefs déterminés. Les diverses unités combattant au front, n'ayant pratiquement aucune tactique et n'étant pas préparées à combattre dans des conditions hivernales, étaient facilement prises de panique. La raison de toutes ces difficultés est simple: le manque de formation militaire et d'expérience à tous les niveaux.» Le fanatisme idéologique ne saurait pallier de telles lacunes.

En guise de bilan

Une trentaine de communications, plusieurs heures de discussions au cours de séances plénières ne suffisent pas à faire le tour de tous les aspects de la période 1914-1918. Un énorme travail reste à faire, parce que les archives n'ont pas encore livré tous leurs secrets et qu'une crise comme la Première Guerre mondiale apparaît de plus en plus comme un problème infiniment complexe⁸.

H. de W.

⁸La Commission internationale d'histoire militaire, présidée par le professeur français André Corvisier, comprend trente-trois commissions nationales. La Commission suisse est présidée par le commandant de corps Fritz Wille, ancien commandant du corps d'armée de montagne 3; le brigadier Louis-Edouard Roulet, professeur à l'Université de Berne, en assume la vice-présidence. Les lecteurs intéressés par l'histoire militaire peuvent prendre contact avec le secrétaire général, le capitaine Dominic Pedrazzini, Bibliothèque militaire fédérale, 3003 Berne.